

## **paul virilio**

1991. Exposition « la Vitesse » à la Fondation Cartier.

Lorsqu'il entreprit de dénoncer, voici une quinzaine années, le règne ambigu et désintégrateur de la « vitesse », Virilio fut mal compris. Il l'est nettement mieux aujourd'hui. Entre-temps, nous avons pris conscience qu'une logique subliminale gouvernait notre nouveau rapport à la vérité et au monde lui-même. Cette logique est celle d'une vitesse sans cesse augmentée. Dans deux ouvrages, publiés au début des années 1990, Virilio soulignait que la vitesse, non contente d'occuper une place prépondérante dans notre représentation du réel, finirait par constituer le réel lui-même. C'est à peu près fait. Ses réflexions sont en passe de devenir des passages obligés de la réflexion contemporaine. Notre dette à l'égard de Virilio s'en est accrue d'autant.

Le temps fracturé se ramène aujourd'hui à une suite d'« immédiatetés ». L'unité de mesure des nouvelles technologies devient la nanoseconde. Il faut y voir la métaphore d'une espèce de folie anthropologique. Le monde n'est plus qu'un perpétuel empressement. On assiste, écrit Virilio, à la « *conjonction de plus en plus forte, étendue à l'ensemble de l'espèce humaine, entre les deux séries de phénomènes : des transmissions d'informations, à la vitesse de la lumière, et des transports réels* ». Ce triomphe du « présentisme » ramène au rang d'une pure nostalgie la scansion humaine de la durée dans son acception traditionnelle, y compris religieuse, calendaire et liturgique. L'hégémonie symbolique du « tout de suite » va de pair avec la fracture corrélative de l'espace. L'une et l'autre sont en vérité les deux faces d'un unique phénomène.

Quand j'essaie de dire « où je suis » par le truchement de mon téléphone portable, cela n'a plus grand sens puisque le portable est lui-même en mouvement, accompagné par les ondes qui l'environnent et qu'il capte. Ma vitesse physique réelle, à pied ou en avion, n'a plus grande importance puisque je concentre virtuellement en moi toutes les destinations possibles.

Prenons un autre exemple. Il faudra bien, un jour, s'intéresser de plus près aux ressorts de notre crédulité à l'endroit des sondages. Pourquoi réclamons-nous si fort ce qui, le plus souvent, nous ment et nous aveugle ? L'une des réponses, sans aucun doute, se rattache à la temporalité malade qui nous gouverne. La nouvelle modernité dans laquelle nous entrons est marquée par une urgence inaugurale, un parti pris de hâte, de vitesse, d'immédiateté. Tout, tout de suite, sans attendre : nous n'en finissons pas de nous dépêcher.

<b>Ses idées fortes</b>
<b>* L'accélération du temps humain change notre rapport au monde</b>
<b>* Sous l'effet des progrès technologiques, la vitesse constitue la réalité elle-même.</b>
<b>* Ce culte de l'immédiateté provoque un profond malaise dans la civilisation.</b>

Dans son principe, le sondage nous fournit donc l'illusion - et l'aubaine - d'être « en avance ». Il tente de nous raconter l'événement avant même que celui-ci ne se produise. Or nous sommes à ce point ensuqués de vitesse qu'à tout prendre, nous préférons ce récit faux mais anticipé au récit véritable qui, par définition, exige un délai. Nous sommes habités par une impatience qu'on pourrait dire « reptilienne », dans la mesure où elle loge désormais dans notre cerveau du même nom.

Le temps des médias, pour ce qui le concerne, n'est pas seulement le présent de l'indicatif, il est aussi défini par l'urgence. Il est hanté par une obligation de hâte ou de cadence à suivre ; une injonction qui fait du chronomètre un défi permanent, un adversaire à combattre. Le temps médiatique n'est plus notre allié, il devient notre ennemi. Il n'obéit plus vraiment à cet écoulement inexorable dont se chagrinait la littérature romantique, il prend la figure d'un déferlement. Le temps déferle littéralement sur nos têtes. Nous en concevons une obscure inquiétude. A rester trop immobiles dans nos convictions, pensons-nous, nous risquerions de manquer quelque chose de la course du monde. La religion de la vitesse qui nous assiège transporte avec elle un « trop-plein » de réel. Pour éviter d'être submergé nous n'avons d'autre recours que de nous dépêcher toujours plus. Nous finissons par faire de la vitesse elle-même le symbole de l'innovation, de la réussite et du bonheur humain. La politique s'en ressent. De plus en plus obéissante aux injonctions médiatiques, elle devient sans cesse plus réactive, émotive et inquiète. Ce n'est plus une religion du salut (ou du « projet ») mais de la perte.

On devine un sourire sur le visage de Paul Virilio qui prend, quant à lui, tout son temps pour déambuler sur le vieux port de La Rochelle où il habite...

1991. Exposition « la Vitesse » à la Fondation Cartier.

Lorsqu'il entreprit de dénoncer, voici une quinzaine années, le règne ambigu et désintégrateur de la « vitesse », Virilio fut mal compris. Il l'est nettement mieux aujourd'hui. Entre-temps, nous avons pris conscience qu'une logique subliminale gouvernait notre nouveau rapport à la vérité et au monde lui-même. Cette logique est celle d'une vitesse sans cesse augmentée. Dans deux ouvrages, publiés au début des années 1990, Virilio soulignait que la vitesse, non contente d'occuper une place prépondérante dans notre représentation du réel, finirait par constituer le réel lui-même. C'est à peu près fait. Ses réflexions sont en passe de devenir des passages obligés de la réflexion contemporaine. Notre dette à l'égard de Virilio s'en est accrue d'autant.

Le temps fracturé se ramène aujourd'hui à une suite d'« immédiatetés ». L'unité de mesure des nouvelles technologies devient la nanoseconde. Il faut y voir la métaphore d'une espèce de folie anthropologique. Le monde n'est plus qu'un perpétuel empressement. On assiste, écrit Virilio, à la « *conjonction de plus en plus forte, étendue à l'ensemble de l'espèce humaine, entre les deux séries de phénomènes : des transmissions d'informations, à la vitesse de la lumière, et des transports réels* ». Ce triomphe du « présentisme » ramène au rang d'une pure nostalgie la scansion humaine de la durée dans son acception traditionnelle, y compris religieuse, calendaire et liturgique. L'hégémonie symbolique du « tout de suite » va de pair avec la fracture corrélative de l'espace. L'une et l'autre sont en vérité les deux faces d'un unique phénomène.

Quand j'essaie de dire « où je suis » par le truchement de mon téléphone portable, cela n'a plus grand sens puisque le portable est lui-même en mouvement, accompagné par les ondes

qui l'environnement et qu'il capte. Ma vitesse physique réelle, à pied ou en avion, n'a plus grande importance puisque je concentre virtuellement en moi toutes les destinations possibles.

Prenons un autre exemple. Il faudra bien, un jour, s'intéresser de plus près aux ressorts de notre crédulité à l'endroit des sondages. Pourquoi réclamons-nous si fort ce qui, le plus souvent, nous ment et nous aveugle ? L'une des réponses, sans aucun doute, se rattache à la temporalité malade qui nous gouverne. La nouvelle modernité dans laquelle nous entrons est marquée par une urgence inaugurale, un parti pris de hâte, de vitesse, d'immédiateté. Tout, tout de suite, sans attendre : nous n'en finissons pas de nous dépêcher.

Ses idées fortes
<p><b>* L'accélération du temps humain change notre rapport au monde</b></p>
<p><b>* Sous l'effet des progrès technologiques, la vitesse constitue la réalité elle-même.</b></p>
<p><b>* Ce culte de l'immédiateté provoque un profond malaise dans la civilisation.</b></p>

Dans son principe, le sondage nous fournit donc l'illusion - et l'aubaine - d'être « en avance ». Il tente de nous raconter l'événement avant même que celui-ci ne se produise. Or nous sommes à ce point ensuqués de vitesse qu'à tout prendre, nous préférons ce récit faux mais anticipé au récit véritable qui, par définition, exige un délai. Nous sommes habités par une impatience qu'on pourrait dire « reptilienne », dans la mesure où elle loge désormais dans notre cerveau du même nom.

Le temps des médias, pour ce qui le concerne, n'est pas seulement le présent de l'indicatif, il est aussi défini par l'urgence. Il est hanté par une obligation de hâte ou de cadence à suivre ; une injonction qui fait du chronomètre un défi permanent, un adversaire à combattre. Le temps médiatique n'est plus notre allié, il devient notre ennemi. Il n'obéit plus vraiment à cet écoulement inexorable dont se chagrinait la littérature romantique, il prend la figure d'un déferlement. Le temps déferle littéralement sur nos têtes. Nous en concevons une obscure inquiétude. A rester trop immobiles dans nos convictions, pensons-nous, nous risquerions de manquer quelque chose de la course du monde. La religion de la vitesse qui nous assiège transporte avec elle un « trop-plein » de réel. Pour éviter d'être submergé nous n'avons d'autre recours que de nous dépêcher toujours plus. Nous finissons par faire de la vitesse elle-même le symbole de l'innovation, de la réussite et du bonheur humain. La politique s'en ressent. De plus en plus obéissante aux injonctions médiatiques, elle devient sans cesse plus réactive, émotive et inquiète. Ce n'est plus une religion du salut (ou du « projet ») mais de la perte.

On devine un sourire sur le visage de Paul Virilio qui prend, quant à lui, tout son temps pour déambuler sur le vieux port de La Rochelle où il habite...